

où il est reconnu que leur part est fort minime ; mais enfin, tout en admettant encore la crainte des étymologies ridicules, nous ne voyons pas assez l'origine de notre patois, dans la langue romane et dans son idiome de la langue d'oc. Nous aurions été curieux de savoir, par exemple, si un troubadour quelconque a cultivé ce dialecte particulier ; quelles modifications les événements de nos pays ont apportées au patois, etc., recherches que M. Gras n'a fait qu'essayer dans ses articles, *malandrins*, *guernippa*, et auxquels nous pourrions ajouter *flandrins*, introduits depuis le temps des *Reîtres* ; *Yagos*, depuis le temps des bandes espagnoles, etc.

Mais nous n'avons que des éloges à donner à M. Gras dans l'exposition des éclaircissements que le patois peut donner à l'histoire locale, à la géographie provinciale, au blason, aux industries, etc.

Pour que l'histoire littéraire du patois fût complète, il aurait fallu comparer entre eux nos rares écrivains foréziens ; une bibliographie patoise manque à cette histoire, et les initiales des auteurs cités à chaque mot ne peuvent remplacer une telle comparaison. De Marcellin Allard aux Chapelon et aux jolies productions des poètes modernes riparégiens et stéphanois, y a-t-il eu des modifications, dans la langue patoise ? Quels sont les ouvrages publiés en patois ?

Enfin nous regretterons toujours que l'auteur n'ait pas établi la comparaison entière avec les dialectes de la langue d'oc des pays voisins ; il se contente d'indiquer que sur telle ou telle frontière le patois tient du vélavien ou de l'auvergnat, mais il ne jaillit rien de ce rapprochement, au contraire ; plus la comparaison est étendue, plus les faits grammaticaux deviennent nombreux ; les grandes comparaisons avec l'italien et l'espagnol sont surtout pour la langue romane en général et non pour le patois forézien.

Nous aurions bien voulu également que l'auteur fît sentir,